

LE MONDE ILLUSTRÉ

ABONNEMENTS :

Un an, \$3.00 - - - Six mois, \$1.50
Quatre mois, \$1.00, payable d'avance
Vendu dans les dépôts - - 5 cents la copie

11^{ME} ANNÉE, No 544—SAMEDI, 6 OCTOBRE 1894

BERTHIAUME & SABOURIN, PROPRIÉTAIRES.
BUREAUX, 40, PLACE JACQUES-CARTIER, MONTRÉAL.

ANNONCES :

La ligne, par insertion - - - - 10 cents
Insertions subséquentes - - - - 5 cents
Tarif spécial pour annonces à long terme



MGR LE COMTE DE PARIS, DÉCÉDÉ LE 8 SEPTEMBRE 1894

LE MONDE ILLUSTRE

MONTREAL, 6 OCTOBRE 1894

SOMMAIRE

TEXTE.—Ma Normandie, par Benjamin Sulte.—Chronique, par A. d'Audeville.—Carnet du "Monde Illustré."—Bibliographie.—Poésie : La grand'tante, par André Theuriet.—Galerie canadienne : M. Ed. Mallette, par Edouard S.—La mort du comte de Paris.—Les ajournements.—M. Joseph Crépeau, par un confrère.—J'ai ma religion à moi, je sers Dieu à ma manière, par P. M. P.—Notes et impressions.—Un conseil par semaine.—Poésie : Chant de "l'Union Chorale Pedestrina," de Québec, par J. B. Caouette.—Nouvelle : Un original, par Louis Ulbach.—Chimie industrielle, par Max de Nasouty.—Nouvelles à la main.—Le coin des enfants : Compliment pour la fête d'un papa ; La grammaire de Pierrot ; Une surprise.—Choses et autres.—Le jeu de Dames et d'Échecs.—Feuilleton : Le secret d'une Tombe, par Emile Richebourg.

GRAVURES.—Portraits : Mgr le comte de Paris ; M. le duc d'Orléans ; Mme la comtesse de Paris ; M. Edouard Mallette ; M. J. Crépeau.—Les grandes manœuvres françaises : Le général Gallifet et ses officiers.—Le comte de Paris sur son lit de mort.

PRIMES A TOUS NOS LECTEURS

LE MONDE ILLUSTRÉ réserve à ses lecteurs mêmes l'escompte ou la commission que d'autres journaux paient à des agents de circulation.

Tous les mois, il fait la distribution gratuite, parmi ses clients, du montant ainsi économisé. Les primes mensuelles que notre journal peut, de cette sorte, répartir parmi ses lecteurs sont au nombre de 94 ; soit, 86 de une piastre chacune, et puis un des divers prix suivants : \$2, \$3, \$4, \$5, \$10, \$15, \$25 et \$50.

Nous constituons par là, comme les zélés du MONDE ILLUSTRÉ, tous nos lecteurs, et pour équilibrer les chances tous sont mis sur le même pied de rivalité ; c'est le sort qui décide entr'eux.

Le tirage se fait le samedi de chaque mois, par trois personnes choisies par l'assemblée.

Aucune prime ne sera payée après les 30 jours qui suivront chaque tirage.

NOS PRIMES

LE CENT-VINGT-QUATRIÈME TIRAGE

Le cent-vingt-quatrième tirage des primes mensuelles du MONDE ILLUSTRÉ (numéros datés du mois de SEPTEMBRE), aura lieu samedi, le 6 OCTOBRE, à 2 heures de l'après-midi, dans nos bureaux, no 40, Place Jacques-Cartier.

Le public est instamment invité à y assister.

MA NORMANDIE

Dans un chapitre de roman dont la scène se passe en 1802, l'auteur fait chanter à l'un de ses personnages :

J'irai revoir ma Normandie,

sans se douter que cette chanson a été composée en 1836. C'est néanmoins la plus répandue de toutes les chansons françaises, si l'on en excepte *Allons enfants de la patrie*. Elle a son histoire qui est assez touchante.

Les deux frères Bérat, Normands, professeurs de musique, compositeurs de bonne marque, avaient été obligés de se séparer. L'aîné resta au pays natal, Frédéric, le cadet, trouva d'abord de l'emploi pour ses talents dans les montagnes de l'Helvétie—la Suisse, poétique et hospitalière, ensuite il se fixa à Paris.

Tous les printemps, Frédéric retournait en Normandie avec les hirondelles, de sorte qu'il n'annonçait point sa visite. Son frère disait aux amis : "Les hirondelles nous reviennent : j'attends

Frédéric," et en effet l'exilé était déjà en route pour revoir le toit paternel.

Un jour, en 1836, il arriva avec des couplets nouveaux, produit, disait-il, d'un poète quelconque et mis en musique par le fils du célèbre Boëdieu, de Rouen. Rendu à la neuvième ou dixième ligne, le frère, qui prêtait l'oreille avec une certaine surprise, dit tout haut : "Il y a quelque chose là-dedans !" Puis, à la fin : "Recommence : il va bien le petit Boëdieu."

La chanson fut examinée devant des experts. On ne trouva rien de remarquable dans les paroles ; pas non plus une mélodie extraordinaire dans la musique, mais il fut déclaré qu'elle a un accent si vrai, si plein de vie, qu'elle va droit au cœur, sans que l'on songe à l'analyser. Voyant ce que l'on en pensait, un éditeur parisien l'acheta pour une somme de trois cents piastres à peu près, en fit tirer quarante mille exemplaires, les adressa aux principaux marchands de musique des colonies, les répandit en France et en Europe par le moyen des annonces, si bien que, en 1840, elle avait envahi tous les salons de l'univers où l'on parle français, et bientôt le peuple s'en empara. Aujourd'hui, il ne manque pas d'hommes de soixante ans qui l'ont toujours chantée et qui lui accordent au moins un siècle d'âge.

Vous avez deviné que, au moment de vendre son œuvre, Frédéric Bérat avait déclaré être l'auteur des vers et de la musique tout ensemble ; le petit Boëdieu n'y était pour rien, il n'avait servi que de prête-nom.

Les romanciers, sachant que de tels couplets ont le privilège d'émouvoir les Français résidant à l'étranger, utilisent souvent le pathétique de cette situation ; ils supposent par exemple, que des voyageurs perdus dans les Himalayas se laissent conduire par : "Aucun séjour n'est plus beau que ma Normandie"—tout comme les Canadiens-Français se reconnaissent dans les montagnes Rocheuses en entendant : "Va dire à mes amis que je me souviens d'eux." Chose singulière, ces deux chansons datent d'assez près l'une de l'autre.

Voici les trois strophes de Bérat, copiées dans un recueil fait avec soin, par conséquent c'est le texte original.

Quand tout renaît à l'espérance
Et que l'hiver fait loin de nous ;
Sous le beau ciel de notre France
Quand le soleil revient plus doux ;
Quand la nature est reverdie ;
Quand l'hirondelle est de retour,
J'aime à revoir ma Normandie ;
C'est le pays qui m'a donné le jour.

J'ai vu les champs de l'Helvétie
Et ses chalets et ses glaciers,
J'ai vu le ciel de l'Italie
Et Venise et ses gondoliers ;
En saluant chaque patrie
Je me disais : Aucun séjour
N'est plus beau que ma Normandie ;
C'est le pays qui m'a donné le jour.

Il est un âge dans la vie
Où chaque rêve doit finir,
Un âge où l'âme recueillie
A besoin de se souvenir.
Lorsque ma muse refroidie
Aura fini ses chants d'amour,
J'irai revoir ma Normandie ;
C'est le pays qui m'a donné le jour.

Pour les Canadiens-Français, cette chanson a doublement la touche nationale. D'abord, elle est toute affection à l'égard de la Normandie, le seul pays en France que nous pouvons aimer comme étant le nôtre ; ensuite elle respire la tristesse du Français errant par le monde—ce qui est aussi fort Canadien que possible.

Ma Normandie traversera les âges ; d'ailleurs, elle ne sera pas la première chanson qui aura duré plus que les monuments de pierre, plus que les chefs-d'œuvre du pinceau et même de l'éloquence.

Benjamin Sulte



n cherchait dernièrement un nom à donner à ce siècle qui finit. A-t-on proposé celui de siècle de la locomotion ? C'est probable, car il paraît bien approprié à notre temps.

Sans parler de l'humeur des gens, devenue plus voyageuse à mesure qu'augmentaient la facilité, l'abondance et l'économie des moyens de transports, nous avons déjà le chemin de fer et la bicyclette ; le chemin de fer, qui permet de s'endormir à Montréal, pour ne se réveiller, comme en un conte de fée, qu'à Toronto ou à New York, grâce auquel on peut, sans presque descendre de wagon, traverser le continent américain ; la bicyclette, tard venue, mais qui commence à gêner la circulation des voitures, tant est grand le nombre de ses adorateurs qui couvrent nos routes, et qui encombre les colonnes de nos journaux. Comme si cela ne suffisait pas, tout permet de prévoir que d'ici peu nous aurons les ballons dirigeables, car deux inventeurs, par des moyens différents, sont si près d'atteindre le but rêvé, qu'on peut affirmer que ce n'est plus qu'une question de temps.

En Allemagne, c'est M. Lillienthal qui s'élève dans les airs, à l'aide seulement des ailes qu'il dirige ; un fâcheux accident vient de le rejeter sur terre d'une hauteur de cent quatre-vingt-quinze pieds, mais ce serait méconnaître la noble ardeur des inventeurs, que de supposer qu'il ne reprendra pas ses essais, dès qu'il pourra quitter son lit de douleur.

En Angleterre, plus audacieux encore dans ses visées, M. Maxim, le fameux inventeur de la mitrailleuse qui porte son nom, poursuit pour son compte la voie depuis longtemps indiquée par un général français auquel on ne rendit jamais justice, le général du Temple, et vient de construire un aéroplane avec lequel il a pu parcourir 2,000 pieds avec une charge 7,200 livres ; c'est à l'aide de moteurs à vapeur extrêmement légers, alimentés par l'essence de pétrole, qu'il s'enlève dans les airs avec son immense appareil.

Qui est dans le vrai, de celui qui ne compte que sur ses forces pour diriger sa machine légère ou de celui qui demande à la vapeur d'enlever dans l'espace des poids considérables ?—L'avenir nous le dira, car après ce double succès il ne sera sans doute pas nécessaire d'attendre bien longtemps pour avoir un système pratique de navigation aérienne.

Quels jolis voyages on pourra faire alors ; mais aussi quel bouleversement dans nos usages actuels. —Avez-vous jamais pensé à tout ce que bouleversera la découverte vraiment pratique de la direction des ballons ?

**

Le service postal, pour plus de rapidité, sera sans doute confié au ballon. Sera-t-il plus exact ? —Nous nous plaignons souvent des irrégularités de cette administration ; voici un fait qui vient de se passer en Allemagne et qui prouve qu'elle n'est pas mieux partagée sous ce rapport.

Un nommé Schwartz a reçu la semaine dernière une carte postale, dans la province de Brandebourg, qui avait été confiée à l'administration le 3 août 1886 ! Huit ans pour ce trajet, c'est long, et le receveur des postes consulté n'a pu fournir aucune explication de ce retard, dit l'histoire, ce que je crois sans peine.

On a bien trouvé, il y a quelques années, tout un sac de dépêches, oublié dans une cave de cette même Allemagne, depuis un siècle environ. L'administration, fidèle malgré son inexactitude, aura tenté de retrouver les héritiers des destinataires, mais elle a dû y perdre son latin.

Convenons pourtant que la poste a bon dos, comme on dit vulgairement, et qu'on la charge bien

souvent, pour dégager sa responsabilité d'une négligence ou d'un oubli, de fautes qu'elle n'a pas commises.

* *

Nous savons tous ce que c'est qu'un congrès : une assemblée où se débitent quelques paroles utiles et beaucoup d'inutiles, bref un endroit où l'on parle beaucoup. Ce point de départ admis, on se demande avec inquiétude ce que doit être un congrès de femmes avocates, comme celui qui va avoir lieu à New-York.

On ne compte pas moins de cent soixante-neuf femmes inscrites aujourd'hui aux divers barreaux des Etats-Unis ; mais douze seulement ont obtenu leur inscription au barreau de la Cour suprême, car il faut, pour mériter cette faveur, avoir plaidé pendant trois ans et avoir mérité l'estime de la Cour par son talent et son caractère.

Le but de ce congrès de femmes est de chercher les moyens de réagir contre la mauvaise volonté des confrères de l'autre sexe. Il paraît que les avocats barbus mettent la plus grande mauvaise volonté à communiquer leurs dossiers aux avocates sans barbe qui doivent plaider contre eux.

Pas galants, ces Messieurs. Craignent-ils la concurrence, ou bien redoutent-ils d'être écrasés sous les flots d'éloquence des adversaires du sexe faible ?

Il serait curieux de faire, par catégories, un relevé statistique des différentes causes confiées à ces avocates. Je m'imagine volontiers, surtout pour celles d'entre ces dames qui connaissent déjà les joies du ménage, qu'elles sont principalement chargées de défendre les causes des maris qui plaident contre leurs femmes. Quelle supériorité doit avoir une avocate sur un avocat, dans la peinture des souffrances quotidiennes infligées à son conjoint par une femme grincheuse ! Remarquez qu'il ne s'agit ici que des Américains, car pour n'être pas accusé par vous, mesdames, de manquer de galanterie, comme les avocats des Etats-Unis, je ne ferai nulle difficulté de convenir que nous n'avons en Canada que des femmes aimables et gracieuses.

* *

Ces maris, qui en viennent à plaider contre leurs femmes n'ont certainement pas suivi les conseils de la *Westminster Review* sur le choix d'une épouse et sur le rôle des chiens en cette circonstance.

L'homme qui veut se choisir une compagne, dit cette revue, ne doit assurément pas négliger d'observer la conduite d'une jeune fille vis-à-vis de ses parents et de ses amis, mais il doit presque autant se préoccuper de ses rapports avec les animaux, avec les chiens surtout. On a raison de dire qu'il n'y a pas de bonne personne qui soit antipathique aux chiens et aux enfants ; que les chiens nous soient inférieurs ou non (c'est la revue anglaise qui s'exprime de la sorte), leur instinct les trompe rarement, et leur antipathie doit être pour nous le signal d'un danger, il n'y a donc nulle compassion à avoir pour ceux qui, s'étant mariés avec des jeunes filles que les chiens n'aimaient pas, trouvent ensuite dans leur union toutes sortes de désagréments.

Voilà pour les chiens une mission aussi délicate qu'imprévue. Ils avaient déjà la charge de conduire les aveugles, et ne s'en acquittaient pas mal ; les voilà maintenant appelés à guider les cœurs dans leur choix ; puissent-ils s'en acquitter aussi bien.

A. D'AUDEVILLE.

CARNET DU "MONDE ILLUSTRÉ"

Une dépêche de New-York annonce que les vaisseaux de guerre français *Navade*, *Rigault de Genouilly* et *Nielly* sont arrivés dans ce port le 28 septembre au matin.

* *

La grande Kermesse au bénéfice du Monument National est ouverte depuis lundi dernier dans les salles du Monument National lui-même. Que tous les Canadiens s'y rendent pour encourager cette grande œuvre patriotique.

Sa Majesté la reine Lilioukalani, à qui les Américains ont enlevé le royaume de Hawaï, réclame du gouvernement des Etats-Unis, une somme de \$20 000 comme indemnité. Il faut convenir que voilà une souveraine raisonnable.

* *

Le 26 septembre, à Sainte-Thérèse, est mort subitement, M. François Dion, ex-maire de cette localité, et qui a été pendant vingt ans membre du Conseil d'Agriculture. Il était âgé de soixante ans, et laisse une femme et sept enfants.

* *

On craint que de nouveaux troubles n'éclatent au Maroc. Le frère aîné du sultan et plusieurs autres prisonniers politiques doivent être délivrés par la populace si leur grâce n'est pas accordée de bon gré par l'autorité.

* *

Une dépêche des Etats-Unis annonce que T. V. Powderley, l'ex grand-maître des Chevaliers du Travail, a été reçu membre du barreau du comté de Lackawanna. Il est décidé à ouvrir un bureau d'avocat à New-York et de demeurer en cette ville.

* *

Sa Grandeur Mgr l'archevêque de Montréal est revenu, lundi, le 24 septembre, de Saint-Lin, où il avait présidé, le dimanche précédent, à l'ouverture d'un nouveau collège commercial et d'agriculture. Ce nouveau collège sera sous la direction des Frères du Sacré-Cœur.

* *

Une forte secousse de tremblement de terre s'est fait sentir à 8 10 heures, jeudi, 27 septembre, à la Baie Saint-Paul, située à soixante mille à l'est de Québec. Aucun accident n'est arrivé, bien que les secousses aient duré plusieurs minutes. On s'en est aussi ressenti à Chicoutimi.

* *

Le passage à Lowell, le dimanche 23 septembre, du Rév. Père Souliers, supérieur général de l'ordre des Oblats, a donné lieu à une grande démonstration religieuse de la part des Canadiens fixés en cette ville. Il y a eu procession, messe solennelle, adresse et sermon de circonstance.

* *

M. Alexis Brunet, avocat, ancien directeur du Crédit Foncier, est décédé subitement à sa résidence de Wiew Mount, le 28 septembre. Il était âgé de cinquante-neuf ans, et appartenait au barreau de Montréal depuis 1855. M. Brunet, dont la fortune est évaluée à \$500,000, laisse une femme et quatre enfants.

* *

La fameuse tentative de M. Crispi pour amener une réconciliation entre le gouvernement italien et le Vatican, est tombée à plat. On a donné à entendre au premier ministre que la condition d'une telle mesure serait la restitution de Rome au pape. Le Vatican a même été jusqu'à déclarer qu'aucune négociation ne pourrait être ouverte avec le Quirinal jusqu'au jour où la cour et le gouvernement auraient évacué Rome.

En apprenant que ses ouvertures étaient repoussées, M. Crispi a changé de position et a repris son ancienne attitude d'hostilité à l'égard du Vatican, ce qui prouve la mauvaise foi du ministre.

* *

En Orient, le Japon est toujours victorieux. Une armée, forte de 80,000 hommes, dit-on, a été débarquée sur les côtes de Chine et s'avance sur Moukden, d'où elle marchera ensuite sur Pékin. La flotte japonaise, de son côté, a repris ses opérations contre la flotte chinoise, qu'elle cherche à

anéantir complètement. La Corée est maintenant pacifiée, et non seulement les Chinois n'ont plus à s'en occuper, mais encore ils ont à se préoccuper gravement d'eux mêmes. Tous les officiers européens, qui ont assisté en spectateurs aux dernières batailles, s'accordent à louer la bravoure et l'habileté des officiers de l'armée japonaise qui, née d'hier, accomplit déjà des prodiges.

On doit se réjouir des succès du Japon, qui sont en même temps ceux de la civilisation sur la barbarie.

* *

PETITE POSTE EN FAMILLE.—*Fauvette*, Montréal—Merci pour votre *Tour en bateau*, qui sera prochainement publié.

G. A. T., Saint-Hyacinthe.—Vos vers paraîtront prochainement, mais nous ne pouvons en garantir l'illustration telle que demandée. Cependant, nous essaierons.

Aug. L.—Votre petit conte pour le Coin des enfants n'a pas assez de suite et d'invention, et ne pourra paraître ; mais ne vous découragez pas pour cela, essayez de nouveau et nous ferons tout ce que nous pourrons pour vous.

Edg. G., Montréal.—Impossible de publier vos *Adieux aux vacances*. Puisque vous rentrez au collège, perfectionnez vous-y, et l'année prochaine vous serez peut-être plus heureux.

A. G., Montréal.—Nous ne pouvons accepter votre poésie. Etudiez les règles de la versification, et vous constaterez vous-même combien vous les avez peu observées.

R. Ribaut, France.—Votre chansonnette n'a pas été acceptée. Quant à votre sonnet, il paraîtra aussitôt que possible.

R. R., Québec.—Reçu votre article sur le *Volapuck*. Publication prochaine.

D. R., Chicoutimi.—Merci pour votre dernière étude que nous publierons aussitôt que possible.

Caprice, Joliette.—Impossible de publier. Ce genre est complètement en dehors de celui du journal.

BIBLIOGRAPHIE

Vient de paraître *l'Anthologie féminine*, par Mme Louise d'Alq, qui contient, sous un agréable format, des biographies, notices et curiosités littéraires sur les femmes écrivains, poètes et prosateurs depuis la formation de la langue française jusqu'à nos jours (200 environ), avec préface sur l'instruction des femmes et de la carrière littéraire pour elles. Dans cet ouvrage, l'auteur nous montre la place que la femme a tenu et tient dans la littérature ; c'est un travail qui n'avait pas encore été fait d'une façon aussi complète et aussi impartiale.

Il est divisé en trois parties : la 1^{re} comprend du XIII^e au XVI^e siècle, de Marie de France à Mlle de Gournay (vieux français) ; 2^e période, XVII^e et XVIII^e siècle, de Mlle de Scudéri à Mme d'Antremont ; 3^e période, fin du XVIII^e siècle, Révolution, 1^{re} Empire, XIX^e siècle jusqu'à nos jours.

Pendant que l'érudit et l'élève trouveront satisfaction à parcourir en ce naïf vieux langage les *lais d'Agnès de Navarre Champagne*, de *Christine de Pinson*, ou les pages des *Dacier*, des *Chatelet*, etc., alors que les femmes étaient savantes, sans cesser d'être belles ; les mondains feuilleteront avidement la dernière partie, où les femmes de lettres contemporaines sont mises sur la sellette avec la délicatesse d'une plume bien féminine. Grâce à l'éclectisme du jugement le plus éclairé, l'auteur a réuni sous la bannière littéraire, sans distinction de parti ni de religion, non seulement les noms les plus connus mais quantité d'obscurs et oubliés, quoi qu'aussi méritants.

C'est élégant volume, écrit avec la coquetterie due à son sujet, a sa place marquée dans toutes les bibliothèques, comme les précédents ouvrages de Mme L. d'Alq Prix, 6 francs, bureau des *Causeries Familiales*, 4, rue Lord Byron, Paris (France).

Un amour qui a passé par la jalousie est comme un joli visage qui a passé par la picotte : il est toujours un peu grêlé.—PAUL BOURGET.

LA GRAND'TANTE

Dans le calme logis qu'habite la grand'tante,
Tout rappelle les jours défunts de l'ancien temps :
La cour au puits sonore, et la vieille servante,
Et les miroirs ternis qui datent de cent ans.

Le salon a gardé ses tentures de Flandre,
Où nymphes et bergers dansent au fond des bois ;
Aux heures du soleil couchant, on croit surprendre
Dans leurs yeux un éclair de l'amour d'autrefois.

Du coin sombre où sommeille une antique épulette,
Parfois un long soupir monte et fuit au hasard,
Comme un écho des jours où, pimpante et jeune,
La grand'tante y jouait Rameau, Gluck et Mozart.

Un meuble en bois de rose est au fond de la chambre ;
Ses tiroirs odorants cachent plus d'un trésor :
Bonbonnières, flacons, sachets d'iris et d'ambre
D'où le souffle d'un siècle éteint s'exhale encor.

Un livre est seul parmi ces reliques fanées,
Et, sous le papier mince et noirci d'un feuillet,
Une fleur sèche y dort depuis soixante années :
Le livre, c'est *Zaire*, et la fleur, un œillet.

L'été, près de la vitre, avec le vieux volume,
La grand'tante se fait rouler dans son fauteuil....
Est-ce le clair soleil où l'air chaud qui rallume
La couleur de sa joue et l'éclair de son œil ?

Elle penche son front jauni comme un ivoire
Vers l'œillet qu'elle a peur de briser dans ses doigts ;
Un souvenir d'amour chante dans sa mémoire,
Tandis que les pinsons gazouillent sur les toits.

Elle songe au matin où la fleur fut posée
Dans le vieux livre noir par la main d'un ami,
Et ses pleurs vont mouiller ainsi qu'une rosée
La page où, soixante ans, l'œillet rouge a dormi.

ANDRÉ THEURIET.



M. EDOUARD MALLETTE



Monsieur Edmond Mallette, qui figure aujourd'hui dans la galerie canadienne du MONDE ILLUSTRÉ, — côté des morts, hélas ! — était né à Sainte-Hélène, comté de Bagot, le 28 juin 1860.

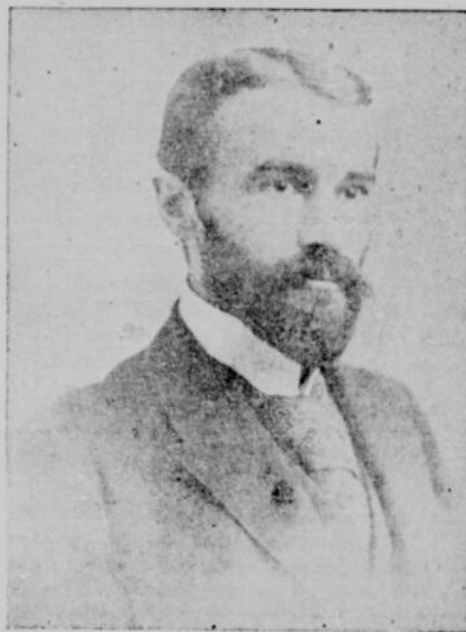
Au sortir de l'école primaire, il entra au séminaire de Saint-Hyacinthe, où des talents brillants et surtout des aptitudes remarquables pour l'art oratoire lui valurent une renommée qui subsiste encore parmi les élèves de cette célèbre institution.

Le choix d'une carrière fut pour lui une question tout de suite décidée, vu son caractère et ses dispositions. Au sortir du collège, il entra, en qualité de clerc, chez MM. de Bellefeuille et Bonin, avocats, de Montréal, et tout en donnant une partie de son temps à l'étude des questions politiques et aux lattes de husting où il se distinguait déjà, il arriva à bon port, ses trois années de cléricature expirées au mois de juillet 1884.

Une fois membre du barreau, il se fit d'abord à Montréal, puis se dirigea vers Saint-Hyacinthe, où il pratiqua en société avec M. A. O. T. Beauchemin, C. R., son futur beau-père. Ce fut le premier théâtre de ses succès comme avocat. Il y plaïda, au civil et au criminel, plusieurs causes qui permirent d'entrevoir en lui un avocat de premier ordre dans les deux genres, et attirèrent sur lui l'attention publique. Enfin, aux élections provinciales de 1890, vivement sollicité par quelques admirateurs, il briga les suffrages des électeurs du comté de Saint-Hyacinthe.

J'avoue n'être peut-être pas très au courant de notre histoire politique, mais je ne crois pas avoir vu, dans les annales de nos hustings, rien de plus extraordinaire que cette lutte de titan qu'entreprit alors M. Mallette. Jeune et encore peu connu,

d'un extérieur frêle et peu imposant, arrêté à chaque instant par de terribles hémorragies, regardé d'un œil plutôt antipathique que favorable par plusieurs des principaux conservateurs du comté, sans appui, sans argent, sans faveurs à promettre même dans le cas où son parti remporterait une victoire sur laquelle personne ne comptait, il avait à disputer le siège que l'honorable M. Mercier, alors premier ministre de la province, venait d'abandonner à M. Desmarais, son associé ; il avait à lutter contre tout un escadron d'orateurs agités et depuis longtemps populaires, et tout d'abord contre l'éloquence entraînée d'un adversaire qui, à lui seul, valait une armée et qui joignait à un talent de premier ordre une influence considérable auprès du chef du gouvernement ; contre les préventions d'une population inféodée depuis un temps immémorial aux principes du parti libéral, gens qui préféraient, selon leur propre expression, " voter pour un poteau rouge que pour un candidat bleu ! " Et cette lutte du pot de terre contre le pot de fer donna le résultat inespéré d'un revirement de trois cents voix ! Aussi, quel déploiement d'énergie, d'activité et de bons mots exigea cette campagne de part et d'autre ! Dès ce moment, Mallette prit rang parmi les premiers orateurs de la province.



M. EDOUARD MALLETTE

Cette défaite avait laissé M. Mallette dans un état de fortune et de santé assez précaire, lorsque vint s'offrir à lui l'heureuse perspective d'un travail moins fatigant et plus rémunérateur. Mère J. N. Greenshields, C. R., le grand criminaliste montréalais, qui commande en même temps la plus importante clientèle civile et commerciale qui soit dans la province, peut être même dans la puissance, avait, avec ce coup d'œil sûr qui le caractérise, trouvé dans M. Mallette un homme d'un mérite supérieur, qui ne tarderait pas à devenir célèbre, si on lui offrait un théâtre digne de ses capacités. Il offrit donc à l'ex-candidat de Saint-Hyacinthe de devenir son associé, M. Mallette accepta avec empressement, et reprit aussitôt le chemin de la métropole. Peu après ce changement de domicile il épousait la fille de son ancien associé, M. Beauchemin, de Saint-Hyacinthe.

Dans cette nouvelle sphère d'action, M. Mallette eut des succès considérables, ayant à conduire des causes très importantes, tant au criminel qu'au civil, et se montra toujours à la hauteur de la situation. Laborieux et très actif, d'un esprit extrêmement vif et perspicace, parfaitement au courant des subtilités de notre procédure, habile et serré dans l'interrogatoire, bref et clair dans l'exposé d'une cause, il réunissait toutes les qualités qui font le grand avocat, et aurait, sans contredit, si la mort eût voulu l'épargner de quelques années, atteint le premier rang parmi ses confrères.

Cependant il n'avait pas complètement oublié la politique et, outre les clubs dont il était le plus

brillant orateur, il retournait encore de temps en temps sur les hustings cueillir de nouveaux lauriers. En 1892, quand les élections générales rendirent de nouveau vacant le siège de Saint-Hyacinthe, on le vit retourner dans ce comté où il avait tant combattu et là, faisant de la candidature du Dr. Cartier sa propre affaire, malgré l'indifférence des uns et l'ardeur impétueuse des autres, emporter le comté d'assaut. Un tel fait d'armes, cependant, ne fut pas récompensé par les chefs du parti que servait si bien M. Mallette, et il mourut sans avoir reçu autre chose que de vaines promesses.

M. Mallette était regardé comme une autorité par ses contemporains, et l'on a vu son opinion invoquée même à l'Assemblée Législative, par des députés du parti adverse. Mais, quelle que fût sa supériorité, il demeura toujours humble et sans prétention. Ceux qui l'ont connu dans l'intimité ont perdu en lui le plus aimable compagnon, gai causeur jusqu'au dernier moment, et toujours prêt à rendre service.

En novembre dernier, la maladie qui, suivant les plus savants médecins, en eût fait succomber un autre douze années plus tôt, s'aggrava sensiblement. Il lutta contre la mort avec toutes les ressources que procurent une énergie indomptable, un grand amour de la vie, une espérance continue, et les soins de la plus dévouée des épouses. Mais la partie n'était pas égale, et le 9 août dernier, il succombait. M. Mallette a été une des figures les plus sympathiques et les plus remarquables de son temps, et il mérite de vivre longtemps dans l'estime de ceux qui l'ont connu, comme il vivra longtemps dans la mémoire reconnaissante de celui qui veut déposer aujourd'hui sur sa tombe ce modeste et tardif hommage dû à ses grandes qualités.

E. S.

LA MORT DU COMTE DE PARIS

(Voir gravures)



Monsieur le comte de Paris a cessé de souffrir. Samedi, le 7 septembre 1894, à 7 heures du matin, il a rendu le dernier soupir, et cela si doucement qu'il a fallu poser la main sur son cœur pour constater qu'il avait cessé de battre.

Aussitôt après la mort, un piqueur est parti à cheval pour l'extrémité du parc, où, sur la grande entrée, flottait le drapeau tricolore.

Le drapeau est descendu à mi-mât. Les églises de Dadford et de Buckingham ont sonné le glas. Depuis deux jours, il fallait s'attendre à la mort du prince d'un instant à l'autre.

Le prince n'a jamais perdu entièrement sa connaissance ; mais, depuis vendredi, il n'a pas prononcé une seule parole. Cependant, à part les moments de somnolence, il comprenait tout ce qu'on lui disait et répondait par signes.

Dans la soirée, monseigneur le duc d'Orléans, penché vers lui, lui dit doucement à mots scandés :

— Mon père, c'est moi qui viens vous dire que je n'ai rien oublié et que je n'oublierai rien de tout ce que vous m'avez dit. Je vous remercie de votre affection et de vos conseils. Ma pensée vous suivra tant que je vivrai. Je connais toute l'étendue de mes devoirs envers Dieu et envers la France. Je resterai fidèlement attaché à ces devoirs, et je prie Dieu de vous récompenser de tout le bien que vous m'avez fait.

M. le comte de Paris avait tout compris. Ses yeux, mi-clos, s'étaient ouverts avec une indicible expression de bonheur. Au mot Dieu, ses bras amaigris s'élevèrent un peu, et, au nom de la France, il laissa retomber sa main droite sur son cœur. Puis son regard se tourna vers son fils, et, cherchant sa main, il fit une légère pression des doigts, dernier effort et dernier adieu.

Le spectacle des derniers moments a vraiment été saisissant et sublime.

Mme la comtesse de Paris, maîtrisant sa poignante douleur, restait debout auprès du lit d'a-

M. JOSEPH CRÉPEAU

Mercredi, le 19 septembre, après dix-neuf jours de souffrances indicibles, M. Joseph Crépeau, maire de Sainte-Anne des Plaines, et préfet du comté de Terrebonne, rendait son âme à Dieu. Né à Sainte-Anne, fils unique de Joseph Crépeau, cultivateur, et d'Edwidge Bourgoïn, à douze ans, déjà orphelin, il entra au collège de Sainte-Thérèse. Durant les huit années de ses études, par ses talents, sa bonté de cœur, son ouverture d'âme, sa gaieté de caractère, il sut gagner l'estime et l'affection de tous ses confrères.

Ses études terminées, il choisit pour sa part, la vie humble, mais heureuse du cultivateur canadien. Il s'établit sur la terre paternelle, ayant conscience du bien qu'il pouvait faire, en donnant l'exemple d'une exploitation intelligente et soignée, et de l'influence qu'il devait acquérir, grâce à l'instruction qu'il possédait. Il ne tarda pas à devenir l'âme de toutes les mesures ayant rapport aux intérêts et aux progrès de sa paroisse. Affable, poli, dévoué, plein de délicatesse, de tact, orateur plein de feu, de conviction, il possédait à un rare degré ces qualités qui attirent la confiance et la sympathie.

En 1891, il était élu conseiller et maire de Sainte-Anne; au printemps de 1894 il devenait préfet du comté de Terrebonne. A trente-un ans, M. Joseph Crépeau était connu et estimé dans tout ce comté. L'un de nos partis politiques, l'avait je crois, déjà choisi comme son futur candidat. Avec des convictions politiques arrêtées, il était sans fanatisme. Catholique et français jusqu'au bout des ongles, son idéal était de travailler un jour, à sauvegarder les intérêts de la religion et de la patrie canadienne-française.



J. CRÉPEAU

Dieu en a jugé autrement; son âme était trop franche dans sa naïve droiture, pour être jetée dans ce milieu d'amères déceptions.

Le 1er septembre, après avoir passé la soirée au cercle agricole dont il était président, il rentrait joyeux chez lui. Dans la nuit, il eut une forte attaque de choléra du pays. Dévoré par une soif ardente, à l'insu de son épouse qui le veillait, il se leva, voulant boire tout à son aise. Pris soudain d'une faiblesse, il tomba à la renverse, entraînant deux lampes à pétrole qui se trouvaient à sa portée. L'instant d'après il se trouvait étendu sur un lit de flammes.

Les cris d'épouvante poussés par son épouse, la douleur cuisante du feu, lui firent recouvrer ses sens. Avant tout secours, se levant de lui-même il s'élança hors de la maison, activant par là ces flammes qui l'enveloppaient. Il eut la force d'arracher ses habits, déjà en cendres, ou plutôt de les secouer, et sa chair nue imbibée de pétrole continuait de flamber. On dut rouler une couverture autour de lui pour éteindre le feu.

Dix-neuf jours durant, il endura sans se plaindre les douleurs atroces de ce feu le brûlant encore partout, dans ce corps devenu plaie vive. Il nous disait avec douceur: "Dieu veut que je souffre ce martyr; il va m'en donner la force. Si je parais devant lui, il m'en tiendra compte."

Mercredi dernier, tout espoir était perdu. Il bénit sa famille, fit ses dernières recommandations, dit un adieu suprême. Puis se tournant vers Dieu seul: "Mon Dieu je fais mon sacrifice dit-il, biens, honneur, santé, famille, liens d'amitié, espoirs, je remets tout entre vos mains." Et bien doucement il s'endormit pour toujours.

Parents, confrères de collège, amis, tous ceux qui l'estimaient, et le connaître c'était l'estimer, les suivirent à sa dernière demeure. Il y avait dans cette foule immense, un recueillement et une émotion peu ordinaire. Le Dieu de justice qui a vu ses souffrances, a dû lui donner le repos et la récompense dus à son martyr.

R. I. P.

UN CONFRÈRE.

J'AI MA RELIGION A MOI, JE SERS DIEU A MA MANIÈRE

Ce serait bien si Dieu avait dit: "Chacun pourra me servir à sa manière." Mais il n'en est pas du tout ainsi; il y a une forme de religion établie pour tous les hommes. Or, Dieu est le maître; n'est-ce pas le droit du maître d'être servi comme il l'entend.

Que ferait le patron à l'ouvrier qui viendrait lui dire: "Moi, je travaille à ma guise, je n'entends pas recevoir des instructions de personne."

Le plus souvent, cette raison "j'ai ma religion à moi," veut dire tout simplement: "Je n'ai pas de religion et je n'en veux point avoir."

Quelques-uns ont eu sérieusement la pensée—comme plusieurs philosophes—de faire une religion nouvelle. Ils ont même cherché à l'imposer aux autres.

C'était au lendemain de 93. L'un des chefs de la République, qui avait assisté au pillage des églises et au massacre des prêtres, se dit à lui-même: "Le moment est venu de remplacer Jésus-Christ, je vais faire une religion toute neuve, dans le goût du progrès. Il essaya, mais au bout de quelques mois, il vint tout déconfit, vers Bonaparte, le premier consul:

—Le croiriez-vous, général, ma religion si jolie! ça ne prend pas....

—Citoyen collègue, répond Bonaparte, tenez-vous sérieusement à faire concurrence à Jésus-Christ? Il n'y a qu'un moyen; faites comme lui: faites-vous crucifier un vendredi et tâchez de resusciter le dimanche!....

Il va sans dire que l'aventure ne fut pas tentée
P. M. P.

NOTES ET IMPRESSIONS

La vertu est toujours exposée aux coups de l'envie, on ne jette pas de pierre à l'arbre stérile.—PASQUIN.

Nous avons des gens qui aiment les pauvres, ce qu'il nous faudrait ce sont des gens qui aiment la pauvreté.—G. TOURNADE.

Nous n'aimons pas les difficultés quand nous sommes aux prises avec elles; mais, la lutte finie, comme nous nous les rappelons volontiers.—M. VALYÈRE.

UN CONSEIL PAR SEMAINE

Manière de conserver le beurre frais.—Emplissez de beurre un petit pot de grès jusqu'à un doigt du bord. Retournez le pot sur une assiette, versez la hauteur d'un doigt d'eau que vous renouvelez tous les jours.

Prenez de ce beurre chaque fois que vous en avez besoin, mais retournez toujours le pot, et versez de l'eau comme auparavant.

gonie, tenant la main droite du prince. De l'autre côté, monseigneur le duc d'Orléans, à genoux, avait passé ses bras autour du cou de son père. Les autres membres de la famille royale, agenouillés dans la chambre, priaient, les yeux fixés sur ce visage dont les traits s'altéraient visiblement.

A sept heures et demie, le moribond poussa un léger soupir, et la respiration s'arrêta. Mme la comtesse de Paris se tourna vers le Dr Récamier, qui se pencha sur la poitrine du prince et se releva en disant:

—Le cœur bat encore.

Dix minutes plus tard, le Dr Récamier, voyant une légère contraction du visage, se pencha de nouveau sur le corps et se releva en disant:

—Tout est fini!

Alors, Mme la comtesse de Paris, admirable de courage et de calme, se pencha à son tour pour embrasser au front celui qu'elle perdait pour toujours, et, doucement, elle lui ferma les yeux.

Mais déjà ses forces arrivaient à leur extrême limite. Elle se releva pour éclater en un sanglot déchirant, auquel répondirent d'autres sanglots, et elle tomba pour ainsi dire dans les bras de son fils, monseigneur le duc d'Orléans, accouru auprès d'elle.

La mère et le fils restèrent un instant plongés dans une douloureuse étreinte, puis la princesse se dégagea pour embrasser ses autres enfants avec la même ardeur et se retira dans la pièce voisine.

Mais la scène change. Le duc d'Orléans vient reprendre un instant sa place auprès du lit, pour une courte prière et, se levant avec tous les princes présents, il s'avance le premier, met un genou en terre et baise la main de son père, posée sur le bord du lit.

Après lui, chacun imite cet exemple, par rang de parenté et d'âge.

A onze heures, le duc de Nemours, suivi du duc d'Alençon et du comte d'Eu, est monté chez le duc d'Orléans pour le reconnaître comme chef de la maison de France.

Dans la matinée, le duc d'Orléans a expédié les dépêches notifiant la mort de son père aux cours étrangères et aux familles royales ou princières alliées à la maison de France.

* *

Le comte de Paris était né à Paris, le 24 août 1838, du mariage de Ferdinand, duc d'Orléans, fils aîné du roi Louis-Philippe, avec la princesse Hélène de Mecklembourg-Schwérin. L'enfant avait quatre ans à peine lorsque son père mourut, le 13 juillet 1842, victime d'un accident de voiture, laissant un second fils, Robert, duc de Chartres, né le 9 novembre 1840.

Le 30 mai 1865, le comte de Paris épousa sa cousine germaine, Isabelle, princesse d'Orléans, fille du duc de Montpensier, dernier fils de Louis-Philippe, et de l'infante Louise.

De ce mariage sont nés six enfants: la princesse Amélie, née en 1865, aujourd'hui reine de Portugal; Philippe, duc d'Orléans, qui devient chef du nom et des armes; la princesse Hélène; la princesse Isabelle; la princesse Louise, qui a quatorze ans; et le petit prince Ferdinand, né au château d'Eu, en 1884.

LES AJOURNEMENTS

Demain, demain, pas aujourd'hui, tel est le mot du lâche; aujourd'hui je me repose, demain je mets à profit cette leçon demain je renonce à ce défaut, demain je ferai ceci et cela.

Et pourquoi pas aujourd'hui? Crains-tu que demain ne trouve pas son emploi? Chaque jour a sa tâche. Ce qui est fait est fait, et seul est sûr; ce qui est à faire est incertain.

Qui n'avance pas recule. Le temps marche en avant et ne revient pas sur lui-même. A moi ce que je tiens, à moi les heures que j'utilise; l'espérance m'appartient elle!

Chaque jour inutile est une page blanche au livre de la vie. Eh bien donc, demain, comme aujourd'hui, qu'à chaque côté de moi se place une bonne action.

CHRISTIAN-FÉLIX WEISSE.



FRANCE. — LES GRANDES MANŒUVRES : LE GÉNÉRAL GALLIFET ET SES OFFICIERS



LE DUC D'ORLEANS



LA COMTESSE DE PARIS



LA MORT DU COMTE DE PARIS



CHANT

DE "L'UNION CHORALE PALESTRINA" DE QUÉBEC

1er COUPLET

Rire et chanter, dit un adage,
Est le secret de vivre vieux ;
Et ce secret fut le partage
De nos ancêtres valeureux.
Aussi, suivant leur bel exemple,
Nous chantons en toute saison,
Dans nos foyers ou dans le temple,
La note grave ou la chanson.

Refrain :

Fidèles amants de la muse,
Chantons en sol, en ut, en la (bis)
Le chant du "Chœur Palestrina"
Qui nous rallie et nous amuse !

2e COUPLET

Aux doux accords de la musique
Nous mêlons nos modestes voix
Qui vont, comme un encens mystique,
Porter nos vœux au Roi des rois.
Nous chantons sa divine mère
Lui demandant avec ardeur
De faire régner sur la terre
La foi, la paix et le bonheur !

Refrain :

Fidèles amants de la muse,
Chantons en sol, en ut, en la (bis)
Le chant du "Chœur Palestrina"
Qui nous rallie et nous amuse !

3e COUPLET

Quand luit le jour de la patrie,
Émus, nous redisons les chants
Appris d'une mère chérie
Alors que nous étions enfants...
Et nous chantons la Canadienne
Avec son gracieux minois ;
Nous la proclamons la gardienne
De notre langue et de nos lois !

Refrain :

Fidèles amants de la muse,
Chantons en sol, en ut, en la (bis)
Le chant du "Chœur Palestrina"
Qui nous rallie et nous amuse !

4e COUPLET

Rire et chanter, c'est notre vie,
Notre devoir et notre bonheur :
Le ciel et la terre fleurie
Chantent un hymne au Créateur.
Eh bien ! chantons, chantons sans cesse
Puisque nos chants plaisent à Dieu,
Et que la plus vive allégresse
Nous accompagne en ce bas-lieu !

Refrain :

Fidèles amants de la muse,
Chantons en sol, en ut, en la (bis)
Le chant du "Chœur Palestrina"
Qui nous rallie et nous amuse !

EN VISITE

Tel l'oiseau chante son ramage
En franchissant bois et vallons ;
Ainsi, volant de plage en plage,
Nous fredonnons sur tous les tons.
Indignes d'atteindre à la gloire
Où le génie est convié,
Nous n'aspérons, noble auditoire,
Qu'à mériter votre amitié.

Refrain :

Au revoir ! et merci, mesdames,
Et vous, messieurs, de votre accueil (bis)
Nous garderons avec orgueil
Votre souvenir dans nos âmes !

J. B. Caouette

Québec, août 1894.

UN ORIGINAL



LE baron des Houssaux vivait, depuis vingt-deux ans, dans son château de Mont-aux-Feuilles, ne sortant jamais, ne recevant personne, servi par un ménage rébarbatif et également barbu ! la femme, la cuisinière, ayant au menton presque autant de poils que son mari, le valet de chambre.

Le château avait une allure féodale ; trois tours restaient debout, solides, pouvant servir de prison ; la quatrième avait été entamée et démolie, lors des escapades de madame la duchesse de Berry en Vendée.

Le père du baron actuel avait soutenu un véritable siège et, par fierté, il s'était opposé à ce qu'on réparât la brèche faite à son château. La ruine s'était aggravée ; mais si l'on n'avait pas pensé la plaie au dehors, on l'avait pansée au dedans, et, derrière l'ouverture apparente, un excellent mur bien solide empêchait d'entrer par assaut dans le manoir sévère.

On savait, dans le pays, que le baron avait un fils ; mais l'enfant n'était jamais venu au château. Né à Paris, il y avait été mis en nourrice. Sa mère était morte en lui donnant le jour.

On assurait que le baron, frappé de cette mort, ne pouvait, dans son deuil, pardonner à son fils d'avoir été la cause de la catastrophe. Il l'avait fait élever, instruire ; puis il l'avait mis à même de se présenter dans le monde. Il lui payait régulièrement une pension en rapport avec sa fortune ; mais, à peine si, pendant vingt-deux ans, il l'avait vu cinq à six fois, et on aurait dû le lui présenter pour qu'il le reconnût.

Le baron était riche, faisait des aumônes et, régulièrement, commandait au curé, quatre fois par mois, une messe pour le repos de l'âme de sa femme, qui était assurément en purgatoire, affirmait-il.

Cette dernière indication laissait supposer que, dans la tristesse de son veuvage, le baron conservait le souvenir de quelques infractions de la baronne aux règlements qu'il lui avait imposés. Un portrait, qui ne quittait pas le cabinet de travail du baron, attestait ces deux signes particuliers. Mais le baron, en tout cas, avait pardonné, et ce n'était pas par rancune qu'il ne recevait pas son fils.

D'ailleurs, l'originalité de cette vie de reclus, et quelques autres preuves de bizarreries n'empêchaient pas le baron d'être un savant de premier ordre dans sa contrée.

Seulement, le baron ne voulait pas qu'on vint chez lui, et, s'il était obligé d'assister à une fouille dans les environs, il allait, au grand trop de son cheval, voir déterrer un homme préhistorique ; puis il revenait en hâte, enchanté d'avoir dit son opinion sur le tibia ou sur le crâne retrouvé.

Son fils, très respectueux, touché sans doute des preuves de tendresse qu'il recevait de ce père original, lui écrivait souvent, se faisant le messager de ses acquisitions, en livres, en objets précieux, mais ne venait jamais lui apporter les trésors recherchés et acquis pour son compte.

Un jour, le baron reçut de Paris une lettre qui le troubla fort.

Son fils lui écrivait :

Je vous remercie, mon cher père, d'avoir consenti à mon mariage. Rassurez-vous ! Celle que j'épouse, élevée par une mère pieuse, est aussi honnête au fond de l'âme qu'elle est belle. Vous pouvez la bénir sans crainte. Ne viendrez-vous pas à Paris ?

J'ai transmis aux deux notaires les détails que vous m'avez envoyés pour le contrat. J'ai encore à vous remercier. Je ne me savais pas si riche.

Je vous embrasse.

THÉOPHILE DES HOUSSAUX.

P. S.—Voudriez-vous, mon cher père, pour que je puisse faire la publication du premier ban, me dire à quelle mairie je dois me présenter pour retirer l'acte de décès de ma mère ?

Cette lettre, je l'ai dit, causa au baron une agitation extraordinaire. Il la lut et relut pour l'étudier. Il fut, tout un jour, sans vouloir y répondre.

Comme son vieux domestique barbu le voyait aller et venir dans la maison, il se hasarda à l'interroger ; la vieille cuisinière barbue devint aussi subitement inquiète, et osa demander au baron les motifs de son manque d'appétit.

Le savant n'avait, paraît-il, aucun secret intime pour ses domestiques. Il leur montra la lettre. Les serviteurs en furent atterrés. Que faire ? que répondre ?

Trois jours après la réception de cette lettre, en apparence si simple, et qui provoquait un effroi si mystérieux, le baron, qui n'avait pas dormi, écrivit à son fils :

"Viens, je t'attends !"

Le fils accourut. Le père le reçut avec une émotion réelle, sincère, et, s'étant enfermé avec lui dans sa bibliothèque, il lui dit :

—Mon enfant, me crois-tu un honnête homme ?

—Ah ! mon père !

—Penses-tu que je sois incapable non seulement d'un crime, mais d'une lâcheté ?

—Oui.

—As-tu jamais trouvé dans ce que je t'ai écrit et dans mes travaux scientifiques l'ombre d'un mensonge ?

—Non.

—J'ai donc ta confiance ?

—Entière, absolue.

—Eh bien ! mon enfant, je vais te révéler un grand secret, douloureux pour l'honneur de notre famille. J'ai laissé croire pendant vingt-deux ans que ta mère était morte... Je t'ai trompé, j'ai trompé tout le monde... Ta mère vit... mais elle est folle !

Le jeune homme, revenu subitement enfant, eut une suffocation. Sa mère vivait et il ne la connaissait pas ! Sa mère était folle !

—Où est-elle ? Je veux la voir.

—Tu la verras, dit le baron.

—Partons !

—C'est inutile, elle est ici !

—Ici ?...

Théophile des Houssaux se leva, frémissant. Le baron, triste et pâle comme un juge, mit sa main froide sur celle de son fils et le contraignit à se rasseoir.

—Écoute-moi encore deux minutes. Quand je me suis aperçu de ce malheur, je me suis empressé de quitter Paris, en emmenant ta mère, dont une fièvre de lait avait, pour jamais, dérangé la raison. Je m'assurai que le mal était incurable.

—Quoi ! les médecins vous ont dit cela ? Mais depuis ?...

—Depuis, comme alors, j'ai fait ce qu'il fallait faire. Je suis venu m'enfermer avec la malade dans ce vieux château ; je me suis condamné à la solitude, à la séquestration ; je me suis fait le gardien de la pauvre folle. Tu la verras... Elle est devenue bien douce, et souvent je me demande s'il y aurait un inconvénient sérieux à la laisser libre... Mais, elle-même ne veut plus quitter son appartement, et j'ai redouté de la contraindre. Viens ; sois prudent, prends garde de l'exciter.

Le baron se leva et conduisit alors son fils, qui le suivait en tremblant, à une des grosses tours du manoir. Si de grandes précautions avaient été prises pour que la folle ne pût s'échapper, si aucune fenêtre ne donnait sur la campagne, elle avait, du moins, comme ameublement, comme confort, tout ce que la sollicitude d'un mari compatissant pouvait lui assurer.

Théophile avait eu une nouvelle secousse, lorsque, arrivé à la tour où sa mère était enfermée depuis vingt-deux ans, il avait vu son père mettre dans une serrure de prison une clef de géolier.

Cette impression horrible se dissipa, quand la porte ouverte, il vit la chambre spacieuse, presque élégante, où vivait la pauvre malade.

L'enfant avait un portrait de sa mère, jeune et jolie ; il s'était incrusté cette image dans le cœur, et il eut de la peine à reconnaître l'original dans la petite femme à cheveux gris, pâle, courbée, vêtue sans goût et sans mode, qui tourna ses regards craintifs vers les deux arrivants.

Elle paraissait étonnée de voir son mari accompagné.

—Un médecin ! balbutia-t-elle d'une voix étrange qui n'avait plus de sonorité, depuis vingt-deux ans qu'elle se parlait seule, à elle-même.

Le baron ne dit rien et s'avança ; mais Théophile, emporté tout à coup par un mouvement plus fort que la prudence recommandée, que la peur d'agiter cette folle, se jetait aux pieds de sa mère.

—Maman, maman ! lui dit-il, en lui prenant les mains qu'il couvrait de baisers.

Elle était dans un fauteuil, devant un métier à tapisserie ; elle se leva, avec un cri, et retomba presque évanouie.

—Va-t'en ! dit le baron à son fils d'une voix brève.

Mais le fils résista.

—Je vous en prie ; c'est peut-être la raison qui lui revient !

La pauvre femme parut avoir entendu et compris ; elle revint à elle, d'un geste retint son fils, et, pleurant, sanglotant, la tête renversée, elle murmura :

—Mon fils, mon fils !

Le baron s'était approché tout à fait. Quand elle ouvrit les yeux, la malade le vit...

—Mais... vous le reprenez ? demanda-t-elle avec crainte.

—Non, si vous êtes raisonnable. Nous venons vous chercher.

—Me chercher ? Libre ! Je suis libre !

Le regard de M. des Houssaux fixé sur elle lui fit peur.

—Ce n'est pas vrai, dit-elle avec égarement, vous ne venez pas me chercher.

Son fils lui raconta alors, doucement, avec précaution, comme on raconte quelque chose à un enfant, qu'il allait se marier ; qu'elle devait assister à la cérémonie ; qu'il allait retourner à Paris, avec elle, avec son père.

Elle parut comprendre ; mais elle ne laissa paraître aucune joie.

Le lendemain, le baron, la baronne et leur fils partaient tous les trois pour Paris. Pendant le voyage, la folle resta silencieuse, docile, craintive, cédant aux caresses de son enfant, mais ne les cherchant pas.

Il fallut bien la présenter à la famille dans laquelle Théophile allait entrer ; on expliqua son long séjour, sa séquestration, par un état maladif, et elle-même gentiment, secouant la tête, disait avec un sourire :

—C'est vrai, j'ai été malade, bien malade !

A la soirée du contrat, en présence des deux notaires et de trois magistrats invités, Mme des Houssaux, qui était dans un fauteuil à l'angle le plus obscur du salon, et à laquelle on ne faisait pas plus attention qu'à une parente pauvre, infirme, muette, se leva tout à coup, s'avança au milieu du salon, et dit d'une voix douce et ferme :

—Messieurs, mesdames, je n'espérais pas une réunion comme celle-ci ; mais je remercie Dieu de me l'avoir procurée. Soyez témoins, pour en répondre devant la justice, si j'ai besoin de l'invoquer, de ce que je vais vous dire. Je ne suis pas folle, je ne l'ai jamais été. On trouvera dans la pièce où j'ai langué vingt-deux ans des mémoires qui vous édifieront absolument sur mon état. Je m'effre dès maintenant à l'examen de tous les médecins. Mais je demande en même temps que le baron y soit soumis ; c'est lui qui est fou, et c'est la peur de sa folie, des actes auxquels il pouvait être poussé par l'extravagance de son état, qui m'a rendue docile. Le baron était jaloux, et cette jalousie, qui pouvait le faire meurtrier, l'a fait bourreau. Après la naissance de mon fils, qui est le sien, je le jure, il a été en proie à une hallucination telle que, m'enlevant convalescente, toute faible encore, me séparant de mon enfant, il m'a emportée là-bas dans son château et m'y a enfermée. Que pouvais-je faire ? Il m'eût tuée, si j'avais résisté. Je me suis soumise par épouvante, espérant toujours un retour de sa raison ; puis je me suis résignée, attendant la délivrance par ma mort, ou par la sienne. Les deux serviteurs qu'il avait mis forcément dans le secret de ma séquestration étaient persuadés de ma folie, on se faisait les complices de la sienne, par sottise, par bassesse, par intérêt... Je demande une enquête, et je me mets sous la protection de la loi.

—Quand je dis qu'elle est folle ! s'écria le baron avec colère, en frappant du pied.

L'assistance était stupéfaite et ne savait que

conclure. Les parents de la future regardaient leur fille avec effroi. Dans quelle famille allait-elle entrer ?

A qui attribuer la folie ? à la femme ? au mari ? à tous les deux ?

La signature du contrat fut ajournée.

Mme des Houssaux alla seule dans un hôtel meublé ; des médecins furent appelés, et, au bout de quelques jours, ils eurent leur opinion faite. Le baron fut déclaré fou. L'esclandre provoqué par sa femme avait rendu son état aigu. Mille circonstances corroborèrent le jugement des médecins, et enfin, pour leur donner tout à fait raison, le vieux savant maniaque eut une crise telle que toute incertitude fut désormais impossible.

Il est aujourd'hui dans une maison de santé, où il ne guérira pas, et la baronne a signé seule au contrat de son fils. Ce ne fut pas d'ailleurs sans peine que le mariage fut conclu. La crainte du scandale faillit le faire échouer. Heureusement que Théophile des Houssaux était un parti si considérable que les parents de la jeune fille trouvèrent que la chose valait la peine d'être tentée.

On se garda bien d'aller passer la lune de miel au vieux château de Mont-aux-Feuilles. Les tours sont démolies ; la baronne ressemble davantage maintenant au portrait que son fils avait gardé d'elle. Les cheveux ne sont plus aussi gris ; ils paraissent seulement légèrement poudrés. Elle est heureuse du bonheur de ses enfants, et emploie son temps à s'informer de tout ce qui s'est passé dans le monde de Paris, pendant ses vingt-deux ans de captivité. Ce qu'elle a appris vaut si peu de chose qu'elle ne regrette que le temps perdu loin de son fils.

Le baron a dû subir la camisole de force, le jour où l'Académie de Tarin le proclamait membre correspondant, après la lecture d'un savant et concluant mémoire sur la présence de l'homme fossile dans les terrains secondaires.

LOUIS ULBACH.

CHIMIE INDUSTRIELLE

FALSIFICATION DU RHUM ET DE L'HUILE D'OLIVE

Il n'est pas un seul jour, en quelque sorte, où l'on n'apprenne la nouvelle d'une trouvaille quelconque, faite par la redoutable corporation chimique des falsificateurs. Si ces dangereux spécialistes se livraient aux recherches de la chimie honnête et loyale, avec tout le soin qu'ils mettent à étudier leurs procédés de fraude, on peut penser que leurs découvertes se produiraient avec une rare fécondité. Mais ils ont besoin, malheureusement, de l'attrait du fruit défendu : la joie de tromper le consommateur doit évidemment entrer, pour une certaine part, dans le total des bénéfices illicites qui se trouvent réalisés par cette industrie fallacieuse et coupable.

C'est ainsi que l'on vient de reconnaître ce que les falsificateurs s'efforcent, avec un certain succès paraît-il, de faire entrer dans la consommation publique sous l'étiquette de rhum. Les plus modérés emploient de l'alcool de mauvaise qualité, étendu d'eau, et parfumé au moyen d'éthers formique, butyrique et acétique, capables de faire le plus grand tort aux estomacs les plus résistants. Mais afin de pouvoir varier le goût, et, par conséquent, attribuer au rhum des origines diverses qui influent sur son prix, on y ajoute volontiers du jus de pruneau, de la girofle, un peu de goudron, ainsi que des infusions de safran, d'écorce de chêne, de cachou et de caramel. La digestion chimique du rhum ainsi fabriqué, avec de vieilles râpures de cuir tanné, lui communique un goût particulier, fort apprécié de certains amateurs, sous le nom de "goût de savate." On peut aisément se figurer quelle étrange liqueur on obtient ainsi.

Qui croirait aussi que le saint-synode lui-même, bien innocemment d'ailleurs, a incité les falsificateurs à s'exercer sur l'huile d'olive, et leur a fait résoudre le problème, qu'ils cherchaient depuis longtemps, de préparer l'huile d'olive artificielle ? Voici comment cela se produit.

C'est une coutume générale, en Russie, d'entretenir une petite lampe constamment allumée de

vant les saintes images que chaque famille conserve dans son domicile. L'huile que brûle ces lampes est traditionnellement de l'huile d'olive, dont le commerce, de ce fait, est considérable et le prix relativement élevé. Aussi, il y a quelques temps, eut-on l'idée de la remplacer, pour ce pieux usage, par un mélange d'huile de navette et d'huile minérale, qui brûlait assez bien. Mais le saint-synode se fâcha ; il en défendit l'emploi en arguant que ce produit ne se rapprochait nullement de l'huile d'olive, et qu'il répandait, d'ailleurs, une odeur désagréable en brûlant.

Les chimistes ne se tinrent pas pour battus. Après de patientes recherches, ils continuèrent à liquer le formé de 550 parties d'huile de coco, 50 d'huile d'olive vierge et 250 d'huile minérale. On colora finalement ce mélange avec un peu de chlorophylle, principe vert extrait des épinaards, et que M. A. Guillemare a heureusement substitué, en 1877, aux sels de cuivre pour le verdissement des conserves de légumes. Le résultat de l'opération a été une huile, ou plutôt un mélange d'huiles, si séduisant, que le saint-synode, après quelques hésitations, l'a reconnu bon pour le service des lampes perpétuelles. Le voilà déjà sanctifié. Mais il n'est pas douteux que ceux qui le fabriquent ne se borneront pas aux besoins du culte : ils seront tentés, et les tentations commerciales sont pressantes, d'y faire goûter les consommateurs, sous le prétexte que la récolte des olives a manqué, ou pour toute autre raison plus ou moins plausible.

Attendons-nous donc à consommer bientôt de l'huile minérale pour salades, gracieusement colorée à la chlorophylle, comme les haricots verts. Quelle inquiétude pour les gourmets !

MAX DE NANSOUTY.

NOUVELLES A LA MAIN

Chez le barbier.

—Comment monsieur désire-t-il être rasé ?

—En silence.

**

Un insipide bavard, après avoir assommé une nombreuse société avec un récit non moins inepte qu'interminable, se dispose à en entamer un nouveau et débute ainsi :

—Au temps où les bêtes parlaient...

—Pardieu, interrompit un des auditeurs, croyez-vous, monsieur, que ce temps là soit bien loin de nous ?

**

Entre amies :

—Tu es bien sévère pour X...

—Sévère ? ah ! mais, en voilà assez. Je ne veux plus entendre parler de ce don Juan sans foi ni loi. C'est un misérable. Enfin, je le hais tellement que j'ai été sur le point de l'épouser.

**

Les bons domestiques.

—Jean ! vous n'avez pas nettoyé mon pantalon, ce matin !

—Je vous demande pardon, monsieur.

—Ne mentez pas ! Il y avait dix cents dans la poche, et ils y sont encore !!!

**

En famille.

Madame.—Dis-donc, mon ami, où as-tu acheté cette redingote ?

Monsieur.—Ma foi, chez Drapdacier, où je me fournis toujours !

Madame.—Mais je ne me trompe pas ! C'est ta vieille redingote que je lui ai vendue il y huit jours !

—Donsieur.—C'est donc ça qu'il m'a dit qu'elle était faite exprès pour moi !

L'Ami des salons, de Mile Nitouche, n'a plus besoin de réclame, sa popularité est universelle. Tous le lient. Prix : 10 cents. G.-A. et W. Damont, 1826, rue Sainte-Catherine.



COMPLIMENT POUR LA FÊTE D'UN PAPA

Puisque, mon cher papa, tu caresses nos têtes, Toujours, pour nous, nos jours deviennent jours de fêtes. Aujourd'hui, c'est la tienne ! Ah ! reçois cette fleur, Emblème de l'amour qui remplit tout mon cœur.

CAMILLE NATAL.

LA GRAMMAIRE DE PIERROT

LES EXPRESSIONS A DEUX SENS

Que ce Pierrot est donc long à apprendre ses leçons ! Voyez combien il y a de temps que je ne lui en ai donné une de grammaire. Aujourd'hui, je vais lui parler des expressions à deux sens.

Écoute bien, Pierrot ; écoutez bien tous.

Qu'est-ce que c'est qu'un *grand homme* ? Est-ce le tambour-major que vous voyez-là, avec sa belle canne à pomme d'or, son grand sabre, ses énormes moustaches, son haut bonnet à poils et son long bras, qu'il étend d'un air de commandement ?

Non... Ce tambour-major est un *homme grand* ; ce ne sera jamais un *grand homme*.

Un *grand homme*, c'est un homme qui a fait de grandes et belles actions, qui a rendu des services à son pays, qui a été un grand général d'armée, un grand roi, un grand empereur.

Charlemagne, Napoléon, Christophe Colomb sont des *grands hommes*.

Vous apprendrez un jour leur histoire.

On élève des statues aux *grands hommes*, on n'en élève pas aux *hommes grands*.

Vous verrez des statues représentant Napoléon, Christophe Colomb, Charlemagne.

Vous n'en verrez jamais représentant un tambour-major.

Et voilà comme, en changeant un mot de place, on change le sens de ce qu'on veut dire.

Écoutez encore :

Un *homme brave* et un *brave homme*, est-ce la même chose ?

Non : un *homme brave* c'est celui qui ne craint pas le danger, qui est courageux à la guerre.

Un *brave homme*, c'est un homme qui n'est pas méchant.

Vous voyez que ce n'est pas du tout la même chose.

TANTE NICOLE.

UNE SURPRISE

Un salon. Sur la table, un joli panier fermé d'un ruban rose. Un ouvrage au crochet est posé sur un fauteuil. La foudre est ouverte.

PERSONNAGE : LUCY, 10 ANS

Lucy entre d'un air mystérieux en marchant sur la pointe des pieds. Elle regarde à droite et à gauche tout en se rapprochant de la table, dont elle soulève le tapis.

Éclatant de rire. — Que je suis folle de regarder sous la table ! Est-ce que Bonne Maman pourrait s'y cacher, forte comme elle est ? (Elle fait le geste qui désigne l'embonpoint) Et d'ailleurs, Bonne Maman ne se défie pas de moi ; elle a raison, car je suis discrète comme ces murailles, qui entendent tant de choses sans les répéter. Ce n'est pas moi qui chercherai à connaître les secrets de mes amies ! Et d'abord est-ce qu'ils me regardent, les secrets de mes amies ? Si l'une ou l'autre veut s'entourer de mystères, tant pis pour elle ; c'est si gentil de faire une confidence, et surtout d'en recevoir !

Ainsi voilà Jeanne qui brode un tapis pour la fête de Bonne Maman et qui refuse de me le laisser voir ! Un tapis de whist, je vous le demande ! c'est banal comme un chemin de village, dirait Papa. Cachez votre tapis, Mademoiselle, cachez-le bien, je vous jouerai le bon tour de le découvrir. Quel plaisir alors de lui dire gentiment, oh ! très gentiment (*Minaudant*) : Tu sais, Jeanne, ton tapis de whist est joli, très joli ; cependant, — ici, je ferai une petite pause pour ménager mon effet, — les couleurs pourraient être mieux assorties ; par exemple, ton roi de cœur a un pourpoint vert et une culotte jaune : cela manque de corrélation... un bien joli mot que j'ai entendu hier pour la première fois. Je pourrais encore ajouter : Tu sais, le chiffre de Bonne Maman est trop petit ; sa vue baisse, à Bonne Maman ; elle devra mettre ses lunettes pour juger ton travail (*Elle rit*).

Ça l'apprendra à faire la mystérieuse avec moi ! C'est comme ce pédant de Charles qui tapote son piano à 4 heures du matin ! Il étudie, paraît-il, une sonate pour la fête de Bonne Maman, et je dois en ignorer la lettre jusqu'alors (*Avec compassion*). Il n'est pas fort, le pauvre Charles ! Il oublie que ma bonne se lève chaque jour de grand matin ! Voilà ! je lui ai conté la chose, à ma bonne, et demain elle m'apportera le morceau... à croquer. Enfoncés Chopin et Beethoven !

Ma cousine Annette a peint une aquarelle, toujours pour la même fête. — Elle dit qu'elle représente les ruines d'un château fort. Moi, j'avais pris cela pour l'escalier de service de la maison. Ce qu'elle a été fâchée !... Mais aussi pourquoi va-t-elle peindre dans la remise ?

Enfin, tout le monde ici est en mouvement pour la fête de Grand'Mère. Il est vrai qu'elle est bien bonne, Grand'Maman ; un vrai sucre d'orge !

(*Avec mystère*) Il paraît que ses cadeaux sont déjà préparés. Tous ses petits enfants en recevront un ; et ses petits neveux, et ses petites nièces, et les amis des petits aussi. Une vraie bénédiction ! comme dit M. l'aumônier. Mon cousin Jules a demandé un canif. Pourquoi faire, un canif, je vous prie, lui qui perd toujours ses crayons ? Mariette recevra un porte-monnaie. (*Riant*) Moi si j'étais Bonne Maman, je lui donnerais un peigne ; elle est toujours si mal coiffée la pauvre Mariette !

Georges préfère les caramels ; entre nous, il est un peu gourmand, Georges ! Bah ! il est quand même bien gentil. (*D'un air fin*) Il partagera !

Mais moi, que vais-je recevoir en échange du superbe bonnet de nuit que j'ai confectionné avec l'aide de Jeannette ? (*Elle tire un paquet de sa poche et déplie un bonnet de nuit*) N'est-il pas tout à fait coquet, ce bonnet, avec son petit nœud alsacien ? Frédéric a eu tort de le critiquer, lui qui va lire une pièce de vers copiée, sans doute dans Berquin !

Oh ! si Bonne Maman pouvait exaucer mon

plus ardent désir ! si elle voulait me donner un de ces jolis oiseaux exotiques comme j'en ai vu un chez Mme Derbaix ! Quelle fête ! quel triomphe, car Sophie Derbaix prétend qu'elle seule en possède un à Paris ! c'est un comble, dirait mon oncle ; s'il n'y en avait qu'un à Paris, ce ne serait pas elle qui le posséderait.

Aussi, ce que j'ai prié Bonne Maman pour avoir cet oiseau ! c'est inouï ! Elle n'a pas dit oui, mais elle n'a pas dit non. Elle veut me faire la plus agréable des surprises ! Encore un jour de patience !

(*Regardant sur la table*) — Mais qu'est-ce donc que ce joli panier que je ne connais pas ? (*Elle s'approche et l'examine avec attention*). Il est doré sur toutes les coutures et fermé par un ruban rose ! Il doit appartenir à Bonne Maman, puisqu'il est dans son salon particulier ! Si je l'ouvrais !... (*Avec hésitation*). C'est peut-être un des cadeaux préparés pour demain, le nécessaire de Joséphine, par exemple ? Ce serait elle qui serait épatée, — un bien vilain mot, dit Bonne Maman — si je lui disais ce soir : Joséphine, ton nécessaire est en peluche bleue, ou rouge, les ciseaux sont en acier fin, et le dé en argent ! Allons, un peu d'audace !

(*Prenant le panier*) Il n'est pas bien lourd, le panier. Voyons ! (*Elle dénoue le ruban. — Avec hésitation*) Ce que je fais n'est peut-être pas très correct, — ce mot est de mon grand frère, — et Bonne Maman ne serait pas contente si elle me voyait ; mais Bonne Maman ne me voit pas ! (*Riant*) En garde ! (*Elle jette les yeux autour d'elle, puis ouvre le panier*).

Un magnifique oiseau s'en échappe et s'envole par la fenêtre.

(*Jetant un cri*) Ah ! mon Dieu ! c'est mon oiseau exotique ! le fifi tant désiré ! Quel malheur !... Fifi ! fifi ! (*Se sauvant*) Ah !... je vais tâcher de le rattraper.

A. C.

JOLIS MOTS D'ENFANTS

Un mot terrible de Bébé :

— Maman, où est-ce que les hommes noirs ont emporté la petite Suzette ?

— Au cimetière, mon enfant. La petite Suzette est maintenant un ange du bon Dieu.

— Alors, comme ça, quand le bon Dieu a besoin d'anges, il écrit tout simplement au docteur !

**

Mlle Lili (cinq ans), et Louisa (six ans), couchent dans le même lit.

Lili s'étale au beau milieu.

— Eh bien, lui dit la maman, voilà que vous prenez toute la place, mademoiselle ! Que reste-t-il à votre sœur ?

— Oh ! je lui laisse les deux côtés.

UNE PLANTE BIZARRE



Les savants l'appellent *Prèle des marais* ; les ignorants, c'est-à-dire vous et moi, *Queue de chat*. Elle est charmante, comme vous voyez, quand elle est fleurie ; mais elle ne demeure pas longtemps à la même place.

CHOSSES ET AUTRES

—La moyenne des naissances dans le monde est de 70 par minute et celle des décès, de 68.

—L'an dernier, aux Etats-Unis, la consommation des bananes a atteint le chiffre de 1,285,000,000.

—En Angleterre et le pays de Galles, sur une population de 30,000,000, on ne compte encore que 1,500,000 à 2,000,000 de catholiques.

—Le Pape a décidé la réunion à Rome des Patriarches de l'Orient et des cardinaux pour délibérer sur l'union des églises.

—Un jardinier de Baltimore prétend posséder dans son verger un pommier dont les fruits sont doux d'un côté et acides de l'autre.

—Un buste authentique d'Hérode, roi de Judée du temps du Christ, vient d'être découvert en Palestine et a été transporté à l'Ermitage impérial de Saint-Petersbourg.

—La machine à peser l'or qu'emploie la banque d'Angleterre est si délicate, que le poids d'un timbre-poste fait monter l'aiguille de six pouces sur le cadran.

—La flotte marchande du Canada d'après l'enregistrement, comptait l'année dernière 7 007 navires, d'un tonnage de 964,129 tonnes. Il y a eu diminution de 84,364 tonnes dans le tonnage de l'année.

—La plus haute montagne de la terre est le mont Hercule, dans l'île de la Nouvelle-Guinée. Il a été découvert par le capitaine A. J. Lawson, de Londres, en 1881. Son altitude est de 32,763 pieds, soit 3,781 pieds de plus que le mont Everest.

—Le 9 décembre prochain, de grandes fêtes auront lieu dans la cité des Papes, en vue d'honorer le deuxième centenaire du savant jésuite Segneri, si célèbre par ses prédications, ses conférences, ses ouvrages de spiritualité.

—Au mois de mai 1895, on célébrera le troisième centenaire de l'illustre Philippe de Néri. A cette occasion, le comité des fêtes a pris l'initiative d'un grand pèlerinage qui viendra prier sur la tombe du saint et recevoir la bénédiction de Léon XIII.

—A Vienne, il y a dix restaurants bien meublés et propres, où l'on peut se faire servir à déjeuner pour deux cents et à dîner pour quatre cents. Ces restaurants, établis par des personnes charitables, servent 20,000 repas par jour.

—M. N. S. Wood, toujours populaire à Montréal, fera sa visite annuelle au Théâtre Royal, cette semaine. Il nous est arrivé avec une compagnie de vingt acteurs et actrices dans le grand mélodrame : *The Orphans of New York*. C'est là une peinture de la vie de New York. La mise en scène est d'un effet frappant.

LES ECHECS

LES CHAMPIONS DES ECHECS

Voici la liste des champions des joueurs d'échecs durant les dernières cent quatorze années :

- 1780 — Philidor, toujours vainqueur.
- 1800 — Deschappelles, toujours vainqueur.
- 1834 — Labourdonnais, toujours vainqueur.
- 1843 — Staunton, vaincu par Anderson en 1851.
- 1851 — An lerson, vaincu par Steinitz en 1866.
- 1858 — Paul Morphy, toujours vainqueur
- 1866 — Steinitz, vaincu par Lasker en 1894.
- 1894 — Lasker, champion actuel.

PROBLEME No 169

Composé par M. C. Bethling
Noirs. — 8 pièces



Blancs 9 — pièces

Les Noirs jouent et font mat en 2 coups

SOLUTION DU PROBLEME NO 168

- | | |
|-------------------------------|--------------|
| Noirs | Blancs |
| 1 C 4 F D | 1 R pr T |
| 2 C 6 C D, échec déc. et mat. | Si : 1 R 5 D |
| 2 D 2 D, échec et mat. | Si : 1 R 3 R |
| 2 T pr P, échec et mat. | Si : 1 C 4 T |
| 2 D 4 R, échec et mat. | |

G. MILO DE TRIGON

Compositeur, professeur de musique, lauréat des concours de Paris 1891-1892, de l'association artistique de Bretagne 1894, donne des leçons de violon et d'accompagnement à domicile et au No 21 rue Sanguinet.

LA FEVE SAUTEUSE

On lit dans le *St Louis Republic* : Une des plantes les plus curieuses est la fève sauteuse, véritable curiosité végétale, dont les bonds agiles n'ont jamais été pleinement expliqués par les naturalistes. Elles poussent en cosses, dont chacune contient trois fèves. Lorsqu'elle est placée sur une table, elle saute en bas, et se met à faire de petits bonds qui atteignent quelquefois deux pouces. Lorsqu'on tient cette fève entre le pouce et l'index, on la sent battre comme le pouls d'un homme vigoureux. Deux fèves sauteuses seront envoyées gratis à toute personne envoyant 50 cents pour souscription d'une année au *Herald*.

BUREAU

De Rédaction et de Traduction en langues française, anglaise et italienne

Le soussigné a l'honneur d'informer le public qu'il vient d'ouvrir, au No 1950 de la rue Ste-Catherine, un bureau pour la rédaction, la traduction et la transcription au clavirgraphe de lettres, circulaires et documents de toute nature, littéraires, légaux, commerciaux, etc., en langues française, anglaise et italienne.

On enseignera à ce bureau les trois langues et on y donnera des leçons de sténographie française, clavirgraphie, etc.

On s'occupera aussi de travaux de comptabilité, tels que tenue de livres, collections, etc.

Le soussigné promet satisfaction complète, tant sous le rapport de l'exécution que sous celui des bas prix, à tous ceux qui lui feront l'honneur de lui confier leurs travaux, et il invite ses amis et le public en général à lui faire une visite.

Heures de bureau : de 8 h. à 10 h. du matin, et de 3 h. à 6 h. du soir.
J. SEPH GENEST.
1950, rue Ste-Catherine.



C. H. Hutchings.

La Migraine

GUÉRIE RADICALEMENT

EN PRENANT

Les Pilules d'Ayer

"Je fus pendant longtemps sujet aux migraines. Elles étaient ordinairement accompagnées de douleurs aiguës dans les tempes, d'une sensation de trop plein et de sensibilité dans un œil, de mauvais goût dans la bouche, la langue chargée, les mains et les pieds froids et des maux de cœur. J'ai essayé un grand nombre de remèdes recommandés pour cette maladie; mais ce n'est qu'après

Avoir commencé à prendre des Pilules d'Ayer

que j'ai senti un soulagement complet. Une seule boîte de ces pilules m'a suffi et je suis maintenant débarrassé de maux de tête, et bien portant." — C. H. HUTCHINGS, East Auburn, Me.

Les Pilules d'Ayer

Ont obtenu une Médaille à l'Exposition Colombienne.

La Salsepareille d'Ayer est la meilleure.

LE COSMOS.

— La plus ancienne revue catholique des sciences et de leurs applications — hebdomadaire. — 32 pages, belles illustrations, \$6.40 par an, 9, rue François Ier, Paris, France.

LES NOUVEAUX ABONNES

De quatre, six et douze mois

Recevront gratuitement le feuilleton en cours de publication "Le Secret d'une Tombe."



DETECTIVES!

Bright, young and middle-aged men wanted in every locality to act as PRIVATE DETECTIVES under instructions. Previous experience not required or necessary. Send stamp for full particulars and get sample copy of the best illustrated criminal paper published. NATIONAL DETECTIVE BUREAU, INDIANAPOLIS, IND. * * * * *

REPORTERS!

We want a responsible LADY or GENTLEMAN in every town to act as newspaper correspondent, report the happenings in their locality and write articles for publication. Experience not required or necessary. Big remuneration for good writers. Enclose stamp for full particulars. MODERN PRESS ASSOCIATION, Chicago, Ill.

60 JOURS

Excursions pour les Colons

A toutes les gares de la ligne du



DE BILLETS SERONT VENDUS

- 17 Juin — Bons pour revenir jusqu'au 11 Août
- 19 Juin — " " " " 18 Août
- 26 Juin — " " " " 25 Août
- 17 Juil. — " " " " 15 Sept.

Pour les places suivantes aux prix fixés.

Deloraine	\$28.00
Reston	
Estavan	
Binsarth	
Moosomin	
Regina	\$30.00
Moosejaw	
Yorkton	
Prince Albert	\$35.00
Calgary	
Red Deer	\$40.00
Edmonton	

EXPOSITION D'AGRICULTURE ET D'INDUSTRIE DE WINNIPEG, aura lieu du 23 au 28 juillet inclusivement, et le 17 juillet a été choisi comme jour d'excursion pour permettre au passager de voir cette exposition.



J. EMILE VANIER
(Ancien élève de l'Ecole Polytechnique)
INGENIEUR CIVIL, ARPEUTEUR
187, rue St-Jacques, Royal Building
Montréal

DRS MATHIEU & BERNIER

Chirurgiens-dentistes, coin des rues du Champ-de-Mars et Bonsecours, Montréal. Extraction de dents par le gaz ou l'électricité. Dentiers faits avec ou sans palais. Restauration des dents d'après les procédés les plus modernes.

LA REVUE HEBDOMADAIRE

La plus intéressante des revues parisiennes

ABONNEMENT, \$6.40 PAR AN — 6 MOIS, \$3.30

La Revue Hebdomadaire publie la première, après l'apparition en volume, les romans des principaux écrivains de ce temps notamment : Paul Bourget, François Coppée, O. Daudet, etc.

Abonnement d'essai, un mois \$0.50. S'adresser à la LIBRAIRIE DERMIGNY, 126 W. 25th street, New-York où à la succursale, 1608, Notre-Dame. G. Hurrel, gérant.

RENE RAVAU

ARTISTE-PEINTRE

4, Rue St-Laurent

Résidence privée :

156a, Ste-Elizabeth

Portraits en tous genres. — Peinture à l'huile, Aquarelle, Peinture sur soie, satin etc. — Spécialité : Adresses enlumines

V. ROY & L. Z. GAUTHIER

Architectes et Evaluateurs

162 — RUE SAINT-JACQUES — 162

(BLOC BARRON)

VICTOR ROY L. Z. GAUTHIER

TÉLÉPHONE No 2113

ANNONCE DE
John Murphy & Cie
GRANDE VENTE
A
ESCOMPTEES
DU DEMENAGEMENT

Escomptes accordés sur le stock
entier de 10 à 75 P.C.

Un assortiment extraordinaire de man-
teaux dans les derniers styles, pour être
vendus à 33 1/2 p.c d'escompte

Garnitures et Passementeries. — Un lot
de 500 verges de garnitures de toutes sor-
tes comprenant des passementeries en jais,
en soie, en mohair, en tinsel, etc., pour
être vendues au quart et à la moitié du
prix. Ceci est un lot réellement avanta-
geux que toute personne devrait voir.

150 douzaines de chemises blanches pour
hommes pour être vendues durant cette
vente à 39 cts la pièce.

Un lot de dentelles crèmes, blanches et
rouges, drabes et rouges, différentes lar-
geurs, variant de 30 à 50 cts la verge, pour
être vendues 5 cts la verge.

Voyez nos rubans réduits. Un choix
magnifique à des prix incroyablement bas.
Ne manquez pas d'assister à cette grande
vente qui ne durera maintenant que quel-
ques jours.

John Murphy & Cie

2343 Rue Sainte-Catherine

Coin de la rue Metcalfe

Conditions : au comptant et un seul prix

TÉLÉPHONE 3833



Cognac Jockey Club

Carte Or V. S. O. P.

GARANTI PUR A L'ANALYSE



Le meilleur Cognac importé au Canada.

En vente dans toutes les maisons de gros.

En vente partout

\$1.25 LA BOUTEILLE

MAISON - BLANCHE UN BIENFAIT POUR LE BEAU SEXE

65-RUE SAINT-LAURENT-65

IMPORTATEUR

- DE -

Merceries

ET

CHAPELLERIES

T. BRICAULT



UN SEUL PRIX



Poitrine parfaite par les

POUDRES - ORIENTALES

LES SEULES

Qui assurent en 2 mois et sans nuire à la santé le

DEVELOPPEMENT

ET LA

Fermeté des Formes de la Poitrine

CHEZ LA FEMME

SANTÉ ET BEAUTÉ !

UNE BOITE AVEC NOTICE \$1 ; 6 BOITES \$6

En vente dans toutes les pharmacies de première classe. Dépôt général pour la Puissance :

L. A. BERNARD, 1882, Ste - Catherine

MONTREAL Tel. Bell 6 312

LUBY pour les cheveux

LA PRESSE

JOURNAL QUOTIDIEN

Le plus populaire de tous les journaux français de Montréal

Tous les hommes d'affaires reçoivent LA PRESSE

Les petites annonces de LA PRESSE sont lues par tout le monde.

Désirez-vous un commis ? Annoncez dans LA PRESSE.

LA PRESSE est le véritable intermédiaire entre le patron et l'employé.

Désirez-vous une servante ? Annoncez dans LA PRESSE.

Les servantes en recherche d'emploi lisent toutes LA PRESSE.

Désirez-vous retrouver un article perdu ? Annoncez dans LA PRESSE.

Tout le monde reçoit LA PRESSE.

Désirez-vous un emploi quelconque ? Annoncez dans LA PRESSE.

Journal possédant la plus forte circulation de tous les journaux français du Canada.

Moyenne par jour pour la semaine finissant le 29 septembre 1894.

36,461

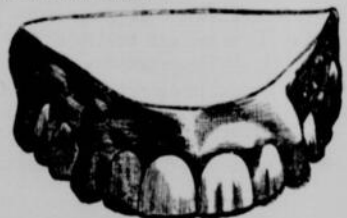
La PRESSE sera adressée à la campagne pendant la saison d'été à raison de 25c par mois.

BUREAUX

71 et 71a, Rue St-Jacques

MONTREAL

Neuveau procédé américains pour plombage de dents, en porcelaine et en verre, plus résistant que le ciment, imitant parfaitement la dent.



Neuveau métal pour palais, extra léger. Nouveau procédé pour plomber et extraire les dents sans douleur.

A. S. BROUSSEAU, L.D.S.

No 7, Rue Saint-Laurent, Montréal

Cie d'Assurance contre le Feu et sur les risques Maritimes,
"WESTERN"

INCORPORÉE EN 1851

Capital.....	\$2,000,000
Primes pour l'année 1893.....	2,365,036
Fonds de réserve.....	2,098,326

J. H. ROUTH & FILS, gérants de la succursale de Montréal, 194, rue St-Jacques

ARTHUR HOGUE, Agent du dépt français.

PIERRE DUPONT, Insp. des Agences

En vente dans toutes les bonnes pharmacies.

Le VIN à l'EXTRAIT de FOIE de MORUE

PRÉPARÉ PAR M. CHEVRIER

Pharmacien de 1^{re} Classe, à Paris

possède à la fois les principes actifs de l'HUILE de FOIE de MORUE et les propriétés thérapeutiques des préparations alcooliques. — Il est précieux pour les personnes dont l'estomac ne peut pas supporter les substances grasses. Son effet, comme celui de l'HUILE de FOIE de MORUE, est souverain

CONTRE :

la SCROFULE, le RACHITISME, l'ANEMIE, la CHLOROSE, la BRONCHITE et toutes les MALADIES DE POITRINE.

EXIGER LA SIGNATURE : CHEVRIER

Emplâtre Souverain des Montagnes Vertes de GEO. TUCKER



Nous offrons \$500.00 de récompense pour un meilleur emplâtre. Des milliers de personnes souffrantes ont immédiatement recouru aux EMPLÂTRES SOUVERAINS DES MONTAGNES VERTES DE GEO. TUCKER pour le soulagement immédiat des douleurs Rhumatismales, Rognons, Matrices, Poitrine, Côtés, Dos, Reins.

Vendus en gros et en détail chez

GEO. TUCKER

LE GUÉRISSEUR SAUVAGE

1875, STE-CATHERINE, Montréal. - Prix 25c



CAN I OBTAIN A PATENT? For a prompt answer and an honest opinion, write to MUNN & CO., who have had nearly fifty years' experience in the patent business. Communications strictly confidential. A Handbook of Information concerning Patents and how to obtain them sent free. Also a catalogue of mechanical and scientific books sent free.

Patents taken through Munn & Co. receive special notice in the Scientific American, and thus are brought widely before the public without cost to the inventor. This splendid paper, issued weekly, elegantly illustrated, has by far the largest circulation of any scientific work in the world. \$3 a year. Sample copies sent free.

Building Edition, monthly, \$2.50 a year. Single copies, 25 cents. Every number contains beautiful plates, in colors, and photographs of new houses, with plans, enabling builders to show the latest designs and secure contracts.

MUNN & CO., NEW YORK, 363 BROADWAY.

ABONNEZ-VOUS

AU

MONDE ILLUSTRE

SEUL

Journal français Illustré

DU

CANADA

ET

LE PLUS COMPLET

DES

Journaux Littéraires

Saint-Nicolas, journal illustré pour les enfants, paraissant le jeudi de chaque semaine. Les abonnements partent du 1^{er} décembre et du 1^{er} juin. Paris et départements, un an : 18 fr. ; six mois : 10 fr. Union Postale, un an : 90 fr. ; six mois : 50 fr. S'adresser à la librairie Châl Delagrave, 15, rue Soufflot, Paris, France.